

Voilà qui va certes, étendre le crédit, augmenter la confiance et tripler les affaires. C'est bien là une idée américaine, s'il en fut, et ces gens là seront toujours nos maîtres. Ce n'est aucun de nos grands négociants français qui eût imaginé cela. Cinq cents mille francs dépensés à promener les jeunes messieurs et les jolies employées de la maison ! quelle folie ! Soit, mais ce sont des folies qui embellissent les caisses et enrichissent ceux qui les font.

Quelques-unes des jeunes misses attachées à la maison Jordan, sont en vérité charmantes. Je ne sais trop ce qu'elles apprendront de nos courtisiers et de nos modistes, car la plupart sont vêtues avec une élégance de bon goût qui donna la meilleure idée de l'établissement industriel auquel elles appartiennent.

Elles sont d'ailleurs fort gracieuses, très gaies. Quelques-unes parlent français fort correctement et font à leurs camarades fort honneur de la grande ville. On a eu, du reste, une preuve de leur aimable désinvolture dans l'épisode de leur visite au lord maire, qu'elles ont surpris pendant ses préparatifs de toilette. A part ça, toutes charmantes, mais essentiellement dressées à la *flirtation* et à l'indépendance de mœurs d'outre-mer. Quant aux hommes rien à en dire, sinon que, onques jamais Paris ne vit des barbes si étonnantes. Les uns sont en pointe, les autres en éventail, celle-ci couvre seulement le menton tandis que les autres montrent le satin de leur peau, celle-là se résume en superbes favoris, excluant la moustache, mais toutes, sans exception, sont longues, superbes et rayonnent sous le soleil comme la crinière fauve d'un lion de l'Atlas. Oh ! les belles barbes !

MARIE D'AJAC.

SONNET

Dédié à KARL MÜNSTER.

Comme en avril croit l'herbe verdoyante
 | sillons,
 Comme la fleur éclose aux brises printanières
 Malgré les noirs soucis, les rêves éphémères
 S'envolent vos accents, comme des papillons.
 Emplissant l'air joyeux de leurs frais tourbillons,
 Quelle muse aux doux yeux, aux parures légères,
 Des Tartufes fuyant les allures sévères,
 Prédant des amours les fougueux bataillons.
 Dans votre heureux logis, a fixé sa demeure ?
 Plein d'un chagrin profond, dont en secret je pleure
 Ah ! si quelque'un jamais pouvait me consoler
 Ce serait cette fête, au front paré de roses
 Dont la lyre mignonne en nos âmes moroses
 Fait la chasse aux tourments si longs à sécher.

NICKLAUSS.

LES

BRASSERIES DE LYON

La Taverne-Lanterne

Le mot Lanterne occupé au mot Taverne éveille chez le voyageur inexpérimenté une idée d'éternelle illumination. Qu'est-ce donc que cette Taverne-Lanterne se demançant avec anxiété les personnes qui mettent pour la première fois pied sur le sol lyonnais et qui lisent la *Bavarde* depuis longtemps.

Toutes ces Tavernes sont sombres, enfumées, et revêtues d'un certain caractère mystérieux.

Erckmann et Chatrian sont passés maîtres dans la description de ces lieux fantastiques, où les buveurs s'abrutissent lentement les coudes sur la table et où l'allumette d'un fumeur jette seule, à de rares intervalles, sa lueur rougeâtre, mais aussitôt éteinte !

La Taverne-Lanterne doit différer de toutes les Tavernes allemandes ou alsaciennes en ce qu'elle est éclairée, car la lanterne veut dire lumière.

Mon imagination a, comme toutes les autres, payé son tribut de suppositions diverses à la Taverne-Lanterne, où selon moi des vestales d'un genre nouveau devaient prodiguer leurs soins continus à quelques gigantesques lampion soutenu es-à-par un Gaminus de bronze devenu lampadaire.

Le XIX^e Siècle fait naître de plus bizarres choses.

Après avoir pris une foule de renseignements que j'eus le soin de consigner rigoureusement en mes tablettes, j'eus la désillusion de constater que la Taverne en question, tenait son nom de la Rue où il lui avait plu d'aller porter ses tonneaux. Mes rêves bizarres s'envolèrent un à un, et cette nouvelle prosaïque, fut une terrible blessure pour mon esprit avide de surprises magiques et de spectacles extraordinaires.

J'eus néanmoins le courage, je dirais presque l'héroïsme, d'aller visiter l'établissement sur lequel j'avais construit tant de visions chimériques.

Après avoir traversé la rue Lanterne qu'on ferait beaucoup mieux à mon avis d'appeler la rue des Apothicaires ou des Droguistes, pour ce qu'elle est le repaire de tous les fabricants de produits pharmaceutiques dont s'honore notre ville ; après avoir réglé mes narines — rendues friandes par l'opoponax — des mille parfums antant délicieux que divers qui s'échappaient des hétéroclites bœux multicolores, je parvins enfin au but de mes pérégrinations.

Je vous avoue que mon cœur, qui est un gymnaste d'assez respectable force, se livrait au sein de ma poitrine à des cabrioles dignes d'Arrioli, lorsque je poussai d'une main tremblante la porte verte et lamillée de ce temple !

Je restai un instant stupéfait sur le seuil ! En vain je cherchai le lampadaire et son Jablonski imaginaire ; à l'exception des globes qui sommeillaient mélancoliquement, attendant le départ du soleil — cette lanterne des lanternes — je ne pus surprendre la plus légère trace d'illumination. Deux énormes piliers aux angles majestueux, dressaient au fond de l'établissement leur gigantesque silhouette, et derrière eux, avec des scintillements d'argent, se dressait le comptoir surchargé de soucoupes et orné de vases, où l'on avait habilement disposé des centaines de petites cuillers. Une dame lisait tranquillement,

les couples appuyés, sur l'étaim chatoyant de cet autel.

Comme je l'examinais avec une attention, qui eût pu paraître singulière aux clients, une hêbe vint à moi, et me tapant sur l'épaule : « C'est M^{me} Perret, et notre patronne, me dit-elle avec un sourire qu'elle s'efforça de rendre gracieux, mais qu'en connaissance de cœur humain je n'eus pas de peine à traduire ainsi : « Toi, mon petit, tu as une « tête à payer des bocks. »

Cet atouchement me réveilla. Etourdi par la rapidité des réflexions qui, en quelques secondes, s'étaient succédées dans mon cerveau, je m'assis résolument devant une table, et, d'une voix, dans laquelle j'eus beaucoup de peine à ne pas laisser percer l'émotion qui m'agitait, « deux bocks, » commandai-je.

La bonne qui n'était autre qu'Antoinette la Vadrouilleuse, eut un nouveau sourire qui, plus éloquent encore que le premier, sembla dire sans aucune restriction : « Cassis du diable ! je ne m'étais pas trompé ». En effet, j'étais seul, et si je commandais deux consommations, c'était là une simple distraction que je m'efforçai dans la suite de classer dans mon cœur à l'article *générosités occidentales*.

Mon étonnement fut grand lorsqu'ayant déposé devant moi les deux bocks demandés, la jeune Antoinette vint me serrer gracieusement la main et me demander comment j'allais. J'avoue que l'intérêt que cette demoiselle semblait porter à ma petite santé, me toucha singulièrement. Je ne regrettais pas mon élan, et saisissant brusquement ma chape, pour cacher mon trouble toujours croissant, à la santé, lui dis-je d'une voix rude, en heurtant son verre d'une façon des plus énergiques. Le choc formidable faillit m'être fatal, car j'entendis le récipiendaire de la demoiselle gémir d'une façon qui me fendit l'âme ; le pauvre verra ayant eu la chance de résister à ma brutalité, il était bien juste que quelque chose se fût !

Antoinette entama alors avec moi une conversation dans les règles, me questionnant et me renseignant tour à tour.

En moins d'un quart d'heure, la table se couvrit d'une constellation de soucoupes. La petite apportait toujours, et toujours nous inquinais, nous souhaitant mutuellement de longs et heureux jours. Je pus alors comparer l'intarissable verve de cette hêbe, avec sa soif inextinguible. Le flot toujours croissant de bavardages qui s'échappait de sa bouche, semblait impuissant à étendre le feu qui paraissait la dévorer. Lorsque pour la quinzième fois elle remporta nos deux chopes, elle se pencha câlinement à mon oreille, et me dit : « Si nous buvions une chartreuse ? D'un mouvement de tête machinal j'acquiesçai ; puis, je me détournai brusquement pour ne pas voir encore l'infatigable sourire de ma compagne.

C'est en ce moment que je compris combien grande avait été la sévérité de l'Eternel à l'égard du grand papa, lorsque celui-ci consentit par pur dévouement à avaler le trognon de la pomme, que la gourmande Eve avait mangée, et dont elle tenait à faire disparaître les traces par le soustraire à la justice céleste.

Comme j'achevais mes réflexions philosophiques, Antoinette revint avec ses deux chartreuses.

Tant est vrai l'histoire du *chant de la Tonne*, dont parlent MM. Erckmann et Chatrian déjà nommés, qu'avec le changement de boisson, la conversation de ma serveuse changea totalement d'allure !

Sous l'influence de la divine liqueur que nous enviaient les austères solitaires, à qui saint Bruno imposa jadis la sainte tâche de flatter le palais de leurs contemporains, le discours de la belle devint alerte, enjoué, viv comme le gazouillis d'un mésange. Elle me parla en termes très drôles de sa petite collègue Marie la Stéphanoise, et de l'affection qu'elle porte à ses congénères masculins, messieurs les garçons de café.

Je ne trouvais là qu'un rapprochement de tabliers bien naturel.

Elle me fit ensuite le portrait en pied de la grande Jeanne qui servait de l'autre côté, et me dit que cette demoiselle avait le défaut d'être un peu trop libre avec certains de ses clients, et d'employer à tort et à travers des paroles trop expressives. Ayant graduellement ressaisi mon sang-froid, j'avais allumé l'antique pipe de Tolède que m'ont léguée mes aïeux, et fumant mélancoliquement j'étais la demoiselle. Tout en apportant deux autres chartreuses, elle fit dans un musée Grévin imaginaire défilier lentement devant moi toutes les hêbes qui avaient servi à la Lanterne.

C'était d'abord Maria Dubeaumoulin, une petite demoiselle assez cascadeuse, qui quitta la brasserie pour aller suivre son jeune protecteur.

Puis venait Marie la Roublarde, qui fit ensuite son entrée à la *Douphinoise*, et qui se faisait alors remarquer par son assiduité auprès des professeurs ; Joséphine Nini de la Chinoise qu'on croyait toujours en deuil de quelques parents imaginaires ; Hortense la Marseillaise, une hêbe qui se disait fort sérieuse, mais qui n'était, en réalité, que très peu — je crois qu'elle vient de faire son apparition à Suez ; — la petite blonde bien connue de MM. les militaires, Marthe, cours Vitton, qui fit tant parler d'elle il y a quelque temps ; Félicie, qui servit ensuite à la Grotte ; Anna, la petite, et tant d'autres dont j'aurais peine à me rappeler les noms.

Pour la troisième fois nous entrechouâmes nos chartreuses, lorsque plusieurs consommateurs firent leur entrée dans la brasserie et vinrent s'asseoir du côté Antoinette. Pour quelques minutes, il me fut permis de respirer. Je profitai de cet éphémère *far niente* pour m'emparer d'une liasse de journaux qui gisaient sur une table voisine. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je vis que tous les titres de ces journaux répondaient à l'enseigne de la brasserie.

C'étaient la *Lanterne*, le *Lampion national*, la *Lanterne de Bagnillon*, le *Lampion de Berurion*, la *Lanterne d'Arletquin*, le *Phare de la Méditerranée*, le *Falot méridional*, l'*Etoile du Rhône*. Ce *fat las* ! général m'épata littéralement. Seuls quelques journaux se distinguaient par des titres moins lumineux. C'étaient le *Journal amusant*, le *Lyon-Républicain*, la *Bavarde*, le *XIX^e Siècle*, l'*Union littéraire*.

J'étais en train de parcourir ce dernier journal, lorsque, coïncidence étrange, je vis entrer deux de ses principaux rédacteurs, MM. Auguste Morel et Léon Riotor. Ce sont des journalistes, me dit Antoinette. Ce sont des habitués. Presque tous les jours ils viennent ici prendre leur café,

quelquefois même ils y écrivent leurs articles.

Si tu voyais comme ils sont drôles ? Je ne voulais pas détruire la valeur de cette confession, en disant à Antoinette que je savais parfaitement qu'il n'était pas rare de voir M. Auguste Morel, composer sur les tables de la Lanterne, les charmantes fan-taisies qu'il doit livrer le lendemain à ses lecteurs, aussi me contentai-je de pousser un « Ah vraiment ! » plein d'un inexprimable étonnement.

Lorsque par hasard, l'illustre Jehan de la Sarrazinière, rencontra les rédacteurs de l'*Union littéraire* il entame avec eux d'interminables discussions poétiques. Le baquet d'olive est alors complètement oublié. La serviette de chagrin gaufré s'installe majestueusement sur la table, et chacun se jette pour entendre les péroraisons diétrambiques de ce bon poète Jehan. Les hêbes profitent de ce recueillement général pour escamoter bon nombre de ses olympiennes olives.

Peut-être avez-vous remarqué, cher lecteur, M. Michard, l'aimable gérant de la Lanterne. C'est un charmant garçon. Tous les jours prêt à rire, il lui arrive souvent de faire la partie d'écarté avec ses clients.

Lorsque je vous aurai fait visiter le petit salon de la Lanterne, salon, où les habitudes s'exilent quelquefois pour faire une partie de cartes solitaire, il ne me restera plus qu'à vous présenter les services actuels de l'établissement.

Elles sont au nombre de trois :

La petite Honorine, celle que vous apercevez en ce moment avec une taille de soie grenat à manches bleues. Elle sert, paraît-il, quelque temps à la brasserie de Suez.

Sa collègue d'en face s'appelle Marie ; elle se fait remarquer par son amour pour la dame de pique ; jamais elle ne manque l'occasion de faire une manille lorsque la chose est possible.

La troisième est aujourd'hui de sortie. Elle répond au nom de Fanny, et paraît assez douce. Elle servait il y a quelque temps à la brasserie Corrompt.

Je vous ai raconté, cher lecteur, ma singulière entrevue avec Antoinette la Vadrouilleuse.

Lorsque j'étais entré à la Lanterne, j'avais l'intention d'aller ensuite visiter la Dauphinoise, qui fut autrefois dirigée par M^{me} Perret.

Lorsque je sortis, avec quinze bocks et trois chartreuses sur le cœur, je n'avais nullement envie de mettre mon projet à exécution. Je ne suis pas de la force de Hans Cappelman, moi !

J. SABATIER.

MARIA LA BLONDE

SONNET-POURTRAIT

A NESTOR.

Oh ! l'aimable démon que Maria la Blonde !
 Impossible ma foi, de trouver sous les cieux,
 Sur notre gros point rond qu'on dénomme le monde,
 Un être plus bizarre et plus capricieux.

Semblable au papillon, son humeur vagabonde,
 Prête à tous ses écarts des rapports spécieux,
 Elle change d'amants comme autrefois Joconde,
 En jurant que son cœur est consciencieux.

Pour elle un simple jour est plus long qu'une année,
 Si plus solide amour n'eût qu'une matinée,
 (Si grand est son désir de changer d'horizon),
 C'est ainsi que gaiment elle écoule sa vie,
 Et tant que son miroir lui donnera raison,
 Maria restera dans la ligne suivie !

JACQUES CÉLILLÉ.

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

Henriette Hoffman

Le drapeau français illuminait encore du reflet de ses trois couleurs les antiques remparts du vieux Strasbourg, lorsqu'elle vint au monde dans cette ville, au fond de je ne sais quelle petite ruelle ignorée, voisine de la place Kieher.

Les parents n'étaient pas riches ; son père, un modeste colporteur allait de bureaux en bureaux, offrant son papier, ses plumes et ses crayons. Ce petit commerce quoique assez peu lucratif subvenait aux besoins de la famille, car on le connaissait partout et le père Hoffmann, et l'on achetait de préférence ses articles.

Parfois le jeudi, lorsque la petite avait congé, il se plaisait à l'emmenner dans ses tournées, et c'est avec un orgueil bien légitime qu'il la présentait à ses clients, car c'était alors la plus adorable petite fille de l'Alsace ; avec ses longs cheveux blonds où des reflets d'or pâle glissaient à la lumière, ses yeux bleus grand ouverts, si calmes et si doux, qu'on les eût pris pour deux myosotis arrachés à leur tige, elle souriait si gentiment, qu'on lui faisait partout bon accueil — Tiens voilà la petite du père Hoffmann disait-on avec joie, et chacun avait un mot d'amitié pour cette enfant gâtée.

Le voisin d'Hoffmann un vieux juif antiquaire qu'on avait surnommé le Terreur des enfants, avait pour Henriette une affection toute particulière.

Il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait lui faire une surprise agréable, aussi, la petite Henriette le chérissait-elle presque autant que son père malgré son affreuse barbe blanche, son nez crochu, et ses grandes besicles rondes derrière lesquelles ses petits yeux gris avaient des scintillements d'acier.

La plus grande joie d'Henriette, c'était la messe ; non pas que les chants monotones se mêlant aux étranges voix de l'orgue et jetant leurs échos divers aux quatre coins de l'immense cathédrale lui plussent plus que n'importe quelle distraction.

L'odeur de l'encens ne l'avait jamais charmée, et jamais elle ne s'était extasiée devant le suisse majestueux qui, le panache au front la hallebarde d'or sur l'épaule, déambule majestueusement faisant sonner sur les dalles sa lourde canne de tambour-major. La petite était simplement coquette. Longtemps à l'avance, elle songeait aux rubans du dimanche, à son grand fichu de dentelle, au petit collier d'or orné d'une croix, qui lui venait de je ne sais quelle aïeule morte depuis longtemps. Le

grand nœud de moire coquettement campé sur la nuque, avec quelle joie elle franchissait le porche du vieux temple tout plein d'ombres silencieuses et de murmures confus ! comme elle admirait toutes les toilettes les comparant à la sienne, et de quelques prières naïves, elle demandait au ciel de belles jupes de soie comme telle ou telle dame de qualité, qui l'avait frolée en passant.

Elle avait huit ans lorsque ses parents quittèrent l'Alsace pour aller s'installer à Paris. Sur les indications du vieux juif Frantz, leur voisin, ils allèrent prendre logis dans la rue Vieille-du-Temple, où ils réussirent à louer une petite bicoque récemment abandonnée par un marchand d'antiquités.

Le colporteur devenait marchand ; voilà qu'il avait maintenant sa boutique en plein Paris, tout marchait bien. Déjà les pauvres gens construisaient mille châteaux en Espagne. La petite Henriette aurait sa dot, on pourrait la marier à quelque solide travailleur, et l'on irait finir tranquillement ses jours en Alsace.

Lorsque tout à coup la guerre éclata. Le père Hoffmann voulut partir, quoiqu'il fût déjà vieux ; il se rendit cependant aux supplications de sa femme qui lui disait de veiller sur sa fille. Il resta. Mais combien dures furent pour lui les cruelles nouvelles que les journaux enregistraient chaque jour. Avec quels serremments de cœur il apprit nos défaites et lut les comptes-rendus de nos batailles ! L'Alsace ! sa chère Alsace, on allait donc la saccager !

Le pauvre vieux en pleurait comme un enfant. Il avait perdu tout appétit. Henriette pleurait, elle aussi, quelquefois, parce qu'elle voyait ses parents tristes, mais sans bien comprendre ce qui se passait. Elle avait entendu parler des grands combats qu'on livrait, des canons et des armées sans cesse en mouvement ; cela lui paraissait invraisemblable.

Lorsque les premières canonades résonnèrent aux portes de Paris, elle eut l'instinct du danger. La guerre pouvait donc l'atteindre aussi, elle, la petite fautive ?

Le siège vint. Elle connut les dures angoisses de la faim, l'oignon partagé à six, et les pommes de terre qu'on payait vingt sous ; elle connut les rations à la buche, où l'on était servi par des soldats, la baïonnette au fusil ! Elle connut l'affreux pain noir, le cheval, le chien, le rat qu'on mangeait avec délices, lorsqu'il y en avait. Elle connut le bombardement.

Ces événements restent plus profondément gravés au fond des jeunes âmes ; les moindres particularités prennent une place dans la mémoire.

La petite Henriette a conservé le souvenir de cette dure époque. Lorsqu'elle raconte tous les épisodes du siège, ses yeux s'emplissent involontairement de larmes. Elle se rappelle les obsidions l'obscurité de leurs sinistres, le drapeau rouge flottant à tous les murs de la capitale, les Tuileries brûlant, entraînant dans leurs cendres la splendeur d'une race factice à l'agonie.

Elle a conservé un énorme morceau de ce pain qu'on mangeait alors, et un éclat de bombe, qu'elle a placés en vedette sur la cheminée de sa chambre. Ces deux témoins des misères passées sont ses deux amis ; elle leur confie ses peines aux heures de mélancolie ; on aime à retrouver les objets qui vous rappellent d'aussi grands événements.

En 1875, elle fut placée comme apprentie fleuriste dans un atelier du Palais-Royal.

En fort peu de temps, elle devint fort habile dans l'art d'épanouir les marguerites et d'entreouvrir les pétales des coquelicots.

Le travail mignon lui plaisait beaucoup ; elle aimait à fixer les feuilles frêles aux tiges tremblotantes des roses, et durant ses heures de liberté, elle s'amusait à confectionner d'interminables bouquets dont elle se plaisait à orner son corsage ; car elle n'avait pas perdu ses instincts de coquette.

Elle était devenue une demoiselle ; déjà, elle recherchait les dentelles rares et mettait beaucoup de soin à arrondir sa taille et à faire valoir les trésors naissants de sa poitrine.

On était fort content d'elle à l'atelier, elle était devenue l'une des meilleures ouvrières ; elle trousseait des guirlandes magnifiques et composait parfois des fleurs nouvelles qui devaient faire fureur durant toute la saison.

Ses compagnes l'appelaient *Myosotis* à cause de ses manières douces, de ses yeux bleus où l'azur du ciel semblait avoir mis ses indolentes attractions.

Le Palais-Royal est loin de la rue Vieille-du-Temple et la rue Rivoli est longue — chaque matin et chaque soir la petite ouvrière faisait à pied cette course, si bien qu'elle fut un beau jour remarquée par un jeune homme qui, à brûle courage lui demanda l'une des roses qu'elle tenait à la main.

Après avoir rougi, Henriette donna toutes les roses qu'elle portait, et laissa sa main dans celle du jeune homme. On s'aima.

Les parents s'étonnaient chaque soir de ses rentrées tardives, et la questionnaient en vain. Un soir elle ne rentra pas, elle n'est jamais rentrée depuis. Le lendemain Myosotis ne vint pas à l'atelier du Palais-Royal ; cette charmante fleur lasse de communiquer sa grâce et sa fraîcheur à d'autres fleurs artificielles, avait pensé qu'il était beaucoup plus simple de s'épanouir gaiement, en petite vagabonde, comme les égarées qui poussent péle-mêle, à l'aven-ture, entre les fentes du pavé, ou sur les bords des fenêtres.

Le jeune homme qui l'avait rencontrée était un étudiant. Ils allèrent chercher une petite chartreuse bien loin et bien haut de l'autre côté sur la rive gauche et se mirent à roucouler l'éternelle et grise romance des amoureux. Pendant six mois, le bonheur le plus pur régna dans la chambrette du quartier Latin. Un canaris que la belle avait acheté un jour, avait mission, poète fantaisiste, de chanter sur un thème léger l'épithalame de ses deux amis, Certes il s'en acquittait à merveille. Malheureusement, les canaris ne sont en réalité pas plus immortels que les académiciens. Un beau jour le pauvre fut trouvé mort dans sa cage ; le bec encore entr'ouvert, il avait chanté jusqu'au bout son ineffable poème, et s'était endormi, comme l'écho de la dernière strophe flait dans l'air ébaumé.

Deux jours après, l'étudiant eut la douleur de voir sa maîtresse se promener au bras d'un inconnu. Leur paradis du cinquième devint un enfer, duquel l'enfant

ne tarda pas à s'échapper. Après avoir pendant quelque temps, parcouru comme une folle, la grande ville de Paris qu'elle ignorait presque, s'arrêtant à tous les plaisirs qu'elle rencontrait, couverte de dettes, elle dut s'exiler et partir pour Dijon où elle fit connaissance d'un officier. Comme il venait à Lyon, elle l'y suivit et arbora dans ses murs le prénom d'Anna qu'elle a depuis longtemps jeté aux orties.

Un beau matin sans avertir personne, sans motif, elle boucla sa malle et partit pour Besançon ; lorsque le bel officier revint de la revue, il trouva la place vide. L'ennemi s'était enfui abandonnant la position et son drapeau ; dans sa précipitation elle avait oublié un grand fichu de dentelle rouge qu'elle avait l'habitude de porter le matin. Ce fut un trophée pour le fils de Mars !

Mais le ciel Byzontin ne lui fut pas longtemps : après avoir voltigé à l'aventure, elle revint à Lyon où elle est restée depuis.

C'est alors qu'elle se fit appeler du nom de Henriette, qui est son véritable nom. Elle est actuellement la maîtresse d'un militaire, elle a conservé une certaine préférence pour le pantalon rouge ; elle aime à cliquetis des sabres, le gazouillement des éperons sonnant sur le pavé.

Grande, bien faite, les cheveux très correctement arrangés, le front haut, le teint pâle à peine coloré de rose, Henriette Hoffmann a conservé cette douceur d'expression particulière aux alsaciennes. Ses grands yeux bleus intelligents jettent sur sa physionomie, un reflet de vague rêverie, et semblent le complément d'une âme essentiellement mélancolique. Cependant Henriette est gaie ; il lui arrive parfois de rire comme une folle durant de longues heures.

Ses grands cheveux blonds dont les teintes fauves semblent doré son front, sont très longs ; parfois elle les porte dénoués, sur son grand peignoir blanc, et on crairait alors la petite fille d'autrefois qui tous les dimanches allait à la cathédrale de Strasbourg.

Elle parle souvent d'aller voir l'Alsace, et ne cesse de répéter : quand je serai riche, je retournerai voir mon pays ; lorsqu'ils me verront, messieurs les prussiens pourront déguerpir, s'écrie-t-elle, d'un petit air décidé ; puis elle ajoute : Mais pour cela il faut être bien sage et faire beaucoup d'économies.

Elle va quelquefois à Paris ; à la fête nationale, elle est allée passer huit jours dans la capitale, car elle a conservé un culte pour cette ville où elle a laissé tant de souvenirs.

La petite Henriette aime toujours les fleurs. Ses fenêtres sont pleines de plantes rares auxquelles elle prodigue ses tendresses quotidiennes, et dont elle surveille les progrès avec un intérêt comique.

Parfois même, il lui prend la fantaisie de ressusiter le passé du Palais Royal ; elle reprend la pince et le lait et sous ses doigts agiles naissent de magnifiques bouquets. Ses chapeaux sont pleins de ces fantaisies. Elle est artiste en diable. Elle envoie parfois de longues lettres à son vieux père, et lui annonce qu'elle est toujours bien gentille. Pauvre vieux, lui qui rêvait de lui donner une dot et de la marier à son ancien petit camarade d'enfance, ce polisson de Frantz qui doit-être bien grand maintenant, ses rêves se sont envolés à tire-d'aile. Elle n'a que vingt-deux ans, pourtant M^{lle} Myosotis, et sa grande prunelle azurine semble toujours dire : Ne m'oubliez pas !

NESTOR.

LES AMIS RÉUNIS ET L'ÉCHO LYONNAIS

La Mouche était dans la joie dimanche dernier. — La fanfare l'*Echo Lyonnais* donnait au restaurant Bailly son bal annuel.

Une grande foule s'était rendue aux abords du restaurant qui ce jour là, a reçu la visite d'un grand nombre de consommateurs.

Le bal s'est ouvert aux accents joyeux du quadrille du *Petit Duc*. Le quadrille entraînant a chassé les soupçons de quelques uns à l'égard du temps, et au risque de recevoir quelques ondées, les jolies toilettes se sont mises de la fête.

Le bal a été fort gai. Toutes les danseuses parées de jolies bouquets qu'on leur distribuait s'en sont donné à cœur joie.

Le Cours de Brosses lui aussi s'était ému. La villa des Fleurs brillamment pavoisée avait ouvert ses portes à une autre fanfare bien connue, je veux parler des *Amis-Réunis*.

Ce concert annuel de cette charmante Société, étant impatiemment attendue, les spectateurs étaient fort nombreux. — Parmi les artistes amateurs qui se sont distingués, nous citerons M^{me} Moreau qu'on a beaucoup applaudi dans le *Sentier des Bateaux*, M. Gougnat de l'*Union Gaiouise* a, lui aussi, obtenu beaucoup de succès. Quant au désopilant comique Roze, a failli devenir sourd, tant étaient frénétiques ces braves qui ont emporté leur par de lauriers.

Nous félicitons M. Caloin, l'habile directeur des *Amis Réunis*, de l'intelligence qu'il a déployée dans cette petite fête,

LES REGATES DE LYON

Malgré la mauvaise mine que nous a faite M. le Temps, un personnage qui n'est pas toujours de bonne humeur lorsqu'on réclame de lui des éclats de rire, malgré les quelques petites ondées qu'il nous a envoyées les régates de Lyon se sont effectuées heureusement.

Une foule de beaucoup supérieures à celle du défilé des courses s'était portée curieusement sur les quais de la Saône, et au bord des ponts de Tilsit, du Palais de Justice, et de Nemours.

Le quai St-Antoine était littéralement encombré de curieux, ce qui n'empêchait pas la tribune d'être complètement pleine. Les toilettes brillantes de nos jolies épigées, toilettes leur note gaie dans cette foule bigarrée. La plupart de nos belles-petites et principalement celles que nous avions remarquées le 30 juillet, aux Régates de Neuville assistaient à celles de Lyon. Elles aiment à voir les courses de yoles, et les canotiers se courber sur leurs avirons ;

ce qui ne les empêche pas pas d'adorer les promenades en bateau.

Dans le canot de la gaitté
 Nous étions douze canotiers...

La Société des Régates Lyonnaises avait brillamment organisé les choses. — Sur le quai de l'Archevêché avaient été dressés plusieurs mâts, avec les pavillons des différentes Sociétés, prenant parts au concours.

Voici les résultats :
 1^o — Yoles-gigs (Juniors) 1^{er} *Nana* — Boat — Club de Mâcon
 2^o — Canots de Promenade. — 1^{er} *Porte-Malheur*.
 3^o — Yoles-gigs (Juniors) 1^{er} *Nana* — Boat — Club de Mâcon.
 4^o — Périssaires — 1^{er} *Nana* — Boat-Club de Mâcon.
 5^o — Yoles-gigs (Seniors) 1^{er} *Iris* — Union nautique

THÉÂTRES

Depuis que Marie a quitté son petit ca-
poral de la vingt et quelques; nous la
voions constamment à la musique de la
place Morand en compagnie de la casca-
deuse Jeanne.

Ah! Marie, si ton cousin savait ça.
Dès que Louise Collique s'est vue sur la
Bavarde, elle a loué un petit appartement
rue Henri IV, afin dit-elle « de surveiller
« les rédacteurs de la Bavarde et de leur
« faire faire connaissance avec le vitriol ».

Rédacteurs! méfiez-vous du courroux de
cette vieille garde!
Marie la Tarrarienne et son inséparable
amie Stéphanie feront bien de mettre un
frein à leur furia scandaleuse. Leurs paisi-
bles voisins se plaignent amèrement des
tapages nocturnes qu'occasionnent ces
deux cascadeuses demoielles.

Qu'elles songent donc que si elles peu-
vent à loisir se prélasser sur leur oreiller
jusqu'à trois heures de l'après-midi, il n'en
est pas de même de leurs co-locataires.

La petite X, qui fut autrefois devidieuse,
mais qui ne dévide plus rien, maintenant,
que les fils multicolores des intrigues
amoureuses, paraît vouloir conquérir force
galons dans le bataillon des demi-monda-
ines.

Cette jeune cascadeuse, que nous aper-
cevons fréquemment le long des trottoirs
de la rue Bouteille, paraît avoir de gigan-
tesques appétits, car, non contente du pro-
tecteur dont elle a su récemment conqué-
rir le cœur, elle prodigue ses sourires à une
foule de jeunes papillons attirés par les
rayons éblouissants de sa nouvelle étoile.

« Bon, beau début! » s'écrierait Sosie,
s'il était encore de ce monde.

Le vaisseau sur lequel s'était embarqué
l'aventureuse Louise Holas de la place Sa-
thonay, commence à s'avarier sérieuse-
ment.

Un vent contraire semble souffler de puis
quelques temps dans les voiles de ce bâti-
ment, qui vient de doubler à grand-peine
le cap de la Trentaine si douloureux de nos
aspérantes vieilles gardes.

Les voisins de Louise Holas dressent
nous a-t-on dit, une pétition à l'effet de
lui faire quitter l'appartement qu'elle ha-
bite.

Depuis que son nabab, fortement atteint
par le krack, l'a abandonnée au hasard de
la tempête, Louise Holas est devenue ce
qu'en terme de marine on appelle habituel-
lement une vadrouilleuse. De plus, sa
voix devient grave, grave, presque autant
que la question d'Égypte.

O fatal cap de la trentaine, combien de
victimes sont venues échouer sur tes ré-
cif!

Maria Courtaix, accompagnée de la pe-
tite Angèle de la Flammande, se promenaient
dimanche soir à la vogue de Perrache.
Coiffée d'un très joli chapeau crème, elle
était vêtue d'un corsage rouge feu dont la
teinte s'harmonisait assez mal avec le reflet
marron de sa jupe de satin.

Les deux belles petites ont abattu bon
nombre de bonshommes, cassé beaucoup
de pipes et fait une ample provision de ma-
carons. Nous les avons vues revenir char-
gées d'un abondant butin.

La cascadeuse Antonia de la brasserie
Mestivier, avait annoncé à toute ses amies
que son jeune nabab allait lui faire cadeau
d'une armoire à glace et leur avait promis
de les inviter à une soirée toute intime
qu'elle devait donner à cette occasion.

La fête n'a pas encore eu lieu; l'ébéniste
chargé de la confection dudit meuble, s'é-
tant trouvé subitement indisposé; mais
nous espérons pouvoir en donner prochainement
le compte-rendu.

La minuscule Félicie du Commerce,
était un des soirs de la semaine dernière,
dans la plus grande des jubilations. Jugez!
elle venait de reconnaître parmi ses con-
sommateurs, l'une de ses anciennes con-
naissances d'Alger, qui revenait, paraît-il
de faire campagne.

Aussi, avec quel plaisir, ineffable, elle se
rappelait les beaux jours passés sous le
soleil du Sahara, les mille séductions de la
patrie d'Ab del-Kader, la générosité des
cocodés du lieu, surtout la magnificence
havanese, de ce vieux nabab qui, à cha-
que nouvelle visite qu'il lui faisait, laissait
glisser sur l'ébaredon encore humide de
baisers, une infinité de louis d'or.

Comme elle était heureuse, cette chère
petite, d'énumérer le nombre des exploits
accomplis! les promenades platoniques sous
les palmiers ombrageux, des riantes forêts
africaines, les bons dîners au champagne
en cabinet particulier, quelquefois une
joyeuse partie faite en compagnie sans
doute de quelque émule de Bou-Amama!
comme elle m'émoussait, sans distinction de
nuances, le burnous blanc avec le frac noir,
le turban rouge, avec le schako bleu de
ciel.

Quel enthousiasme, pour ce pays des
orangers, dont elle ne méritait cependant
pas les fleurs...
Son ancienne connaissance, le jeune
sou-officier, l'écoutait d'une façon qui pa-
raissait fort attentive, et répondait toujours
négligemment aux mille questions qu'elle
lui posait avec une télégraphique vélocité.
Cependant de temps à autre, un sourire
naïf et presque imperceptible filtrait
entre ses lèvres, qui, à vrai dire, semblaient
ne s'être jamais ressenties des morsures
civrées du brûlant simoun.

Eh bien! belle et naïve enfant, c'est ce
sourire narquois et presque imperceptible,
qui nous fait supposer, que le fils de Mars,
que vous entreteniez ainsi d'histoires ga-
lantes d'Afrique, vous faisait faire dans la
soirée du 18 de ce mois, à 9 heures 20 mi-
nutes de relevée, et sans besoin d'aucun
système de locomotion, un adorable, gra-
tuit et rapide; voyage au pays du tendre.

La disparition de Jeanne Sevez commen-
çait à nous inquiéter sérieusement. Nous
ne savions qu'augurer de l'absence de
cette belle petite et pensions qu'elle s'était
exilée loin de Lyon. Il n'en est rien.

Jeanne Sevez devenue sentimentale ne
sort plus. Son cœur renonçant aux jeus
mondains, se contente d'épancher ses ten-
dresses dans un cœur ami.
Jeanne Sevez passe de longues heures à
effeuiller des marguerites et ne cesse de
roucouler la romance de Sarah dame de
Camélias:

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre
Loin d'imiter la tourterelle vagabonde,
Jeanne Sevez reste obstinément au logis.
Bravo! vous ne vous attendiez pas à cela
mesdames!

Annette la Licheuse est toujours malade
depuis qu'elle a voulu à l'instar de la Par-
que rompre le fil d'or de sa vie cascadeuse.
Aussi pensons-nous qu'elle remettra à Pa-
ques ou peut-être à la Trinité, le fameux
voyage qu'elle devait faire à Boulogne-sur-
Mer.

Les courses de Châtillon se sont effec-
tuées dans d'excellentes conditions. Un
soleil superbe favorisait cette fête de sport,
qui dédaignait les régates lyonnaises, plu-
sieurs de nos belles-petites s'étaient donné
rendez-vous.

Nous avons remarqué sur la piste, la pe-
tite Marie la Boulotte, très élégamment
vêtue, Jenny Merluçon en satin noir et
Léonie de St-Matrico, en toilette de moire,
également noire.

Ces deux belles-petites ont fait de nom-
breux paris décoiffés force bouteilles de cham-
pagne. Le soleil aidant, la gaieté la plus
folle régnait sur le Turf. Léonie de St-Ma-
trico, que le Clignot avait mise en joyeuse
humeur ayant éprouvé le plaisir de termi-
ner gaiement la soirée à Châtillon n'est
revenue que le lendemain.

Lucie Bernard devient très sérieuse de-
puis quelque temps; elle vient nous a-t-on
dit, de monter un magasin de lingerie à
Montplaisir où elle occupe plusieurs ouvri-
ères.

Dédaignant les plaisirs du demi-monde
elle se consacre entièrement à la confec-
tion des bonnets et des layettes ainsi qu'à
la culture d'un charmant petit jardin qu'elle
visite chaque matin afin de voir si l'un des
choux qui s'y trouvent ne laisse pas poin-
dre entre ses feuilles verdoyantes la tête
rose et joflue d'un petit bébé.

Fonfon, la reine du théâtre et de la ca-
valerie, vient de partir pour l'Aveyron.
Après un séjour d'une quinzaine dans le
chef-lieu de ce département, la belle en-
fant viendra passer quelques jours parmi
nous, puis elle repartira pour Paris, où
l'appelle son engagement au théâtre de la
Renaissance.

La signora Amélie l'Italienne vient de
prendre une résolution dont la Bavarde ne
saurait trop la féliciter.

Lassée de la dévotion persistante qui
semble s'attacher à elle, la noble signora a
fait le serment de ne plus mettre les pieds
dans le salon de jeu du casino de Charbon-
nières.

Qui vivra verra.

Samedi soir, nous avons rencontré rue
d'Alger la belle Léonore, componctueuse-
ment installée dans une voiture décou-
verte. Il était cinq heures du soir, et la
belle semblait s'impatienter de l'allure
relativement lente de ses chevaux. Où cou-
rait-elle donc?

Nous nous permettrons de faire remar-
quer à cette demoiselle qu'il n'est guère
convenable d'appeler les clients qui passent
en vue de la Brasserie de Sez par « pit »
qu'elle emploie un peu trop fréquemment.

La grande Bethé Calypso, de la rue
d'Amboise, ferait bien d'apporter un peu
de réserve dans sa conduite et d'afficher
moins ses innombrables relations dans le
monde militaire. Un peu de modestie ne lui
nuirait vraiment pas.

Il n'est bruit dans le demi-monde que de
la rentrée que vient d'y faire une ex-ar-
tiste des Célestins.

Après un séjour de près de trois ans dans
la capitale, la brune enfant nous est reve-
nue dans l'intention de contracter prochainement
un nouvel engagement aux Célestins.

En attendant, elle ne perd pas son temps
et chaque soir les salons des restaurants à
la mode retentissent des éclats de rire de
la belle enfant.

Un peu de retenue, s. v. p.

La petite demoiselle qui se fait appeler
alternativement Adèle et Zaire ferait bien
d'être moins bruyante dans la rue, et de
chanter moins fort lorsqu'elle accomplit
ses promenades crépusculaires car nous
pourrions raconter sur son compte certain-
es petites histoires relatives à la Côte
St-Sébastien.

La petite Marie Y. Z. qui prétend n'avoir
que vingt-deux ans, mais qui en vérité
pourrait bien avoir déjà doublé le cap de
la trentaine, attendait paraît-il force bijoux
l'occasion de sa fête.

De tous ses protecteurs un seul a mis ses
promesses à exécution. — Il a poussé la
générosité jusqu'à offrir à la belle un ma-
gnifique réveil matin de sept francs soixante
quinze centimes.

Et dire qu'elle attendait des montagnes
de bijoux divers!
On est souvent déçu dans ses espéran-
ces.

La belle Perroline pourrait-elle nous
dire si c'est l'accident arrivé à son pied
qui l'a empêché d'aller dimanche dernier
au rendez-vous qu'elle avait fixé à certain
jeune homme de sa connaissance.

dire, nous espérons qu'elle sera de retour
dans une huitaine de jours.

Depuis son départ de la Groitte, la blonde
Marie la boulotte ne donne plus aucun si-
gne de vie.

Où donc pourrait bien se cacher cette sé-
duisante demoiselle? Les uns parlent d'un
voyage dans une des stations thermo-
minérales, les autres d'une excursion que la belle
aurait été faire dans sa ville natale.

Ne sachant laquelle de ces versions est
la vraie, nous nous bornerons à les mettre
en lumière sans y ajouter aucun commen-
taire.

La petite Marguerite de la brasserie
Mestivier a beaucoup d'empire sur l'esprit
de ses clients. A force de câlineries, cette
malicieuse demoiselle a réussi à se faire
bailler dernièrement une magnifique chaî-
ne en doublé qu'elle porte avec un peu trop
d'ostentation.

La cascadeuse Virginie des Beaux-Arts,
que nous avons rencontrée à la vogue de
Perrache dans un état d'ébriété véritable-
ment scandaleux, se promenait dimanche
dernier en compagnie d'un jeune adoles-
cent dont elle semble avoir entrepris l'édu-
cation.

Le pauvre jeune homme aurait là un
singulier professeur.

En attendant que le Casino, la Scala et
les Folies-Bergères ouvrent leurs portes,
nos belles petites se pressent en foule dans
les jardins de M. Aubert. Les excellents
artistes de cet établissement attirent bon
nombre de tendresses, parmi lesquelles
nous remarquons assez souvent Marguerite
Kaillou et ses amies.

Nous conseillons à la cascadeuse Camille
d'être un peu plus réservée, car les abus
auxquels elle se livre presque quotidien-
nement pourraient lui nuire considérable-
ment. Nous la rencontrons parfois dans un
état d'ébriété véritablement scandaleux.

Marie Gauthier veut, paraît-il, entrer à
la Flammande ou à la brasserie du Rhône.
Cette nouvelle, qui n'a pas laissé de nous
étonner considérablement, a été fort bien
accueillie dans le bataillon des hébés. Nous
ne doutons pas que Marie Gauthier, qui est
fort aimable, ne soit reçue dans la noble
corporation des serveuses de bocks avec
tous les honneurs dus à ses services passés.

Fanny Bombance, la séduisante amie de
Ninette, est toujours en villégiature à St-
Cyr. Elle se plaît, paraît-il, beaucoup dans
ce village, et ne se propose de rentrer à
Lyon qu'au commencement de l'hiver.

Décidément, elle prend goût aux idylles!
Ses petites amies se plaignent de son ab-
sence, cependant.

Zozo et son amie Angèle de la Flammande
ont été aperçues mardi soir rue de la Ré-
publique. Ces deux hébés se disposaient à
partir pour la Vague de Perrache, où elles
avaient l'intention d'aller visiter les nom-
breuses baraques et d'exercer leur adresse
au Grand tir Alsacien.

Henriette Henri IV, quoique toujours
malade, va, cependant, beaucoup mieux,
nous assure-t-on; nous sommes heureux
de constater ce progrès, et souhaitons à
cette tendresse un prompt rétablissement.

Elisa Béliand abandonne le manège.
Cette séduisante demoiselle, qui s'adonna-
it avec tant d'ardeur depuis quelque temps
aux exercices équestres, vient de renoncer
à l'équitation. Elle commençait à devenir
très forte et n'aurait pas tardé à pouvoir
rendre des points à Berthe l'Amazone. Au-
rait-elle été victime de quelque chute,
qu'elle jette aussi résolument sa cravache
aux orties?

La vicomtesse Claudia Rachel ne sort
plus qu'en compagnie de son chien qu'elle
aime à la folie; il est question d'acheter à
ce charmant toutou une petite jaquette
rouge aux armes de la Vicomtesse. Heu-
reux caniche! Jamais il n'ira garder les
moutons sur la montagne celui-là! C'est
à peine s'il peut garder les secrets de sa
maîtresse!

Denise a été faire un petit voyage à
Vais en compagnie de plusieurs de ses
amis. Elle regrette de n'avoir pu rester
plus longtemps dans cette charmante pe-
tite station thermale. Aussi se promet-elle
d'y retourner prochainement.

La capricieuse Titine la blonde abandon-
ne la sabretache! Cette jeune tendresse
songe, nous assure-t-on, à diriger ses sou-
rires du côté de l'enfanterie.

A quoi donc lui servira sa grande ama-
zone, si elle néglige l'équitation?

Berthe l'Amazone, que nous n'apercevons
plus depuis quelques jours, serait-elle par-
tie pour Paris? Chacun sait qu'elle pro-
jetait depuis fort longtemps son voyage à
la capitale, où elle devait aller chercher deux
de ses amies, chanteuses fort légères, pa-
rait-il.

Dimanche dernier le Pont d'Écuilly fut
mis en émoi par les deux tendresses qui
répondent aux noms très fantaisistes de Fé-
licie Tata et de Marie Serpent.

Ces deux belles petites ayant lu l'affiche
du Casino de Vaise, prétendaient absolu-
ment que l'un des artistes était correspon-
dant de la Bavarde.

Elles avaient tant absorbé de chartreuses
qu'il a été fort difficile de les dissuader.

Tous les jours, Mandarine passe, dans
l'avenue du bois, gentiment renversée dans
son coupé bleu de ciel, et disant bonjour à
ses innombrables amis.

A côté d'elle, elle a invariablement une
vieille dame, d'aspect prétentieux, fardée
jusqu'aux yeux, portant un ratelier, et
qui n'est autre que sa mère. Quand on
veut souper avec la fille, il faut se résigner
à la présence de la duègne, ou l'on obtient
rien.

L'austère personne sait, du reste, se res-
trire au moment psychologique, avec une
discrétion du meilleur aloi.

On pourrait croire que cela vient d'un con-
frère en pornographie.

Pas de tout, cela est cueilli dans le Lyon-
publicain du mercredi 16 août, page 2, colom-
ne 4.

Bonne chance à notre confrère dans cette
nouvelle manœuvre.

Notre 17^e reporter, s'étant assis à l'une
des tables de la maison Dorée — ces jours-
ci, s'apprêtait à déguster un bock réparateur
lorsqu'il sentit quelque chose glisser
sous sa main — c'était une lettre décaché-
tée adressée à

Madame Césarine
Tavernier Flammande
Rue Jean-de-Tournes

Nous nous empressons de la reproduire:
Je vien d'apprendre à l'instant que vous voulez
me tirer les oreilles; je vous en avertis. Mais
prenez garde que j'ai pas la première venue la
tirai. Commencez bien par restait tranquille si
vous voulez pas que je vous face mon petit
discours ou bien à une autre personne que ça
ne vous ferait pas bien plaisir, prenez bien
garde à vous (ça sent son soldat!) je
vous avertis. Venez le plat possible.

JEANNE LA HUSSARDE.

Corbleu! bellequeuse Hussarde! vous ne
plaisantez pas!
Nous ne doutons pas qu'un duel ait lieu
dans un bref délai. Nous tiendrons nos lec-
trices au courant de cette affaire et dépen-
cherons deux de nos rédacteurs à Genève,
dans le cas où les deux demoiselles iraient
croiser le fer au-delà de la frontière.

On nous assure que Césarine est très
forte en escrime et qu'elle ne craindrait
pas de se mesurer avec Aurélien Scholl.
S'il en est ainsi nous plaignons Jeanne!

La petite Catherine, qui servait depuis
quelque temps à la Moderne, vient de faire
sa réapparition à la Grotte en rempla-
cement de Maria Courtaix.

Nous pensions que cette Jeanne hébé
éprouverait le besoin de revoir son cher
Guignol.

Tonine Françon, qui était partie pour
Vichy, a été rappelée dans nos murs. Nous
ignorons la cause de son retour. Cette
belle épinglée n'aurait-elle pas goûté les
plaisirs innombrables qu'offre la station
thermale chère aux khédives?

Cloco ne sort plus. Nous nous imagi-
nions que cette belle avait pris le voile. Il
n'en est rien. Elle se consacre, paraît-il,
assidûment à l'étude des langues mortes.
Homère n'a presque plus de secrets pour
elle et c'est avec délices qu'elle déguste les
satires de Juvénal, en compagnie des jeu-
nes lycéens qui veulent bien l'aider à tra-
duire les grands auteurs dont s'honore l'an-
tiquité.

La Fortune n'a pas prodigué ses sourires
à Adrienne Roux cette année.

Cette belle petite a, paraît-il, éprouvé
des pertes sérieuses à Charbonnières.

Aussi jure-t-elle, mais un peu tard,
qu'elle ne touchera plus aux cartes.

Valentine la Dauphinoise est, dit-on,
dans une déche complète.

Nous la rencontrons toujours avec son
costume noir.

Vous qui changez tous les jours de pro-
tecteur, changez donc aussi de robe.

Il ne lui manquait plus que ça!
Connaissez-vous Lisette? Lisette c'est la
chienne d'Elisa la plus folle des Béliand.
C'est un chien tout mignon, que la gen-
tille pécheresse promène de partout. Lisette
va chez Matossi, chez Berthoud, elle ne
quitte jamais sa maîtresse.

Nous apprenons l'arrivée de deux demi-
mondaines Marseillaises répondant aux
deux noms de: Amélie la brune et Hen-
riette l'Italienne.

La belle Rosalie du café du Rhône pré-
pare, en ce moment, les appartements né-
cessaires pour les recevoir.

Nous leur souhaitons la bienvenue et es-
pérons qu'elles auront mérité les sympat-
hies du public lyonnais.

Notre correspondant de Nancy nous
lance en dernière heure la dépêche sui-
vante:
« Lucy la Folle vient débarquer parmi
nous.

« Grand attirail:
« Mirobolantes toilettes. Bon accueil de
la part de la bicherie nancéienne. Premier
soin de belle a été lancer cartes de visite
dans toutes directions.

« Parle beaucoup de cette tendresse
lyonnaise. Vous donnerons [de ses nouvel-
les. »

Francine la Grosse nage dans l'opu-
lence.

Cette belle tendresse qui maintenant écla-
bousse de son luxe toutes ses anciennes
amies, dont le hodoir fourmillait d'objets
précieux et qui fait chaque jour de senti-
mentales promenades en victoria, se rap-
pelle-t-elle sa jeunesse?

Lorsqu'au temps de sa minorité, elle fit
tant de dettes sur la place de Lyon, pour
écrire à tous ses créanciers le jour où sonna
sa vingt-unième année des billets dans cette
forme:
« J'ai vingt-un ans aujourd'hui, cette
date me rappelle que je suis une grande
personne; c'est pourquoi j'ai l'honneur de
vous prier de considérer toutes mes notes
comme acquittées. »

Elle eut la satisfaction de mettre dans la
misère une pauvre courtisane de la rue de
la Barre qui se vit forcée, à cause d'elle,
de congédier toutes ses ouvrières.

Cette grande action ne semble avoir
laissée aucun remords dans l'âme de la belle
petite.

S'il est parmi nos épinglées des femmes
qui joignent au désordre et à la folie un
cœur charitable et bon, Francine n'est pas
de celles-là.

Nous serions nous trompés en annonçant
que Madeleine Chinoise devenait sage, où
ce compliment que nous lui décochions,
l'aurait-il décidée à nous faire mentir.

Cette belle, jalouse des lauriers de Jenny
Bidel, nous a montré jeudi dernier qu'elle
n'avait pas renoncé aux douces joies que
procurent aux natures anacréontiques, les
libations dénommées copieuses, car nous
l'avons rencontrée dans un état de folle
ébriété, dont auraient pu s'alarmer ceux
qui n'ont pas l'honneur de la connaître.

Charlotte la Vadrouille grossit de plus en
plus; nous sommes étonnés du progrès
toujours croissants de son embonpoint.

Elle doit paraître aller faire prochainement
un voyage auprès d'un célèbre spé-
cialiste, inventeur d'une anti-obésitas
soveraine.

S'il s'agissait cependant d'un baptême,
la Bavarde qui adore les enfants, serait
heureuse d'être la marraine du petit baby,
qu'elle n'hésiterait pas à bombarder d'un
stock considérable de bonbons.

Quel est donc le membre du Calocette-
Club qui a voté la petite Henriette la Mi-
gnonne à la couleur bleue!

Depuis quelque temps nous ne rencon-
trons plus cette demoiselle qu'habillée de
robes dont les teintes varient de l'indigo
au bleu gendarme, et de l'azur au bleu
marine.

Certes, il est des âmes poétiques qui
voient tout en bleu, mais nous ne pensons
pas que la petite Henriette soit de celles-
là, c'est pourquoi nous lui conseillons de
varier un peu ses toilettes, et de choisir
parmi les sept couleurs de l'arc-en-ciel une
nuance autre que celle qu'on consacre or-
dinairement aux hébés de deux à six ans.

Adèle Desanges a donc été faire un
voyage à Londres?

Nous l'avons aperçue en victoria en com-
pagnie d'une jeune demoiselle que nous
avons cru reconnaître pour sa fille.

Nous espérons qu'il ne s'agit là que de
simples vacances et qu'en bonne mère,
Adèle Desanges n'hésitera pas à reconduire
bientôt sa fille dans le pensionnat, où elle
fait instruire, dans la haine des désor-
dres demi-mondains.

Si Lyon ne se déclare pas subordonné-
ment saturé de plaisirs in omni generi, il
faudra convenir que Lyon est une ville dia-
blement difficile.

Pour ne parler que d'une sorte de dis-
tractions, voyez le théâtre.
Le lundi on peut aller aux Célestins voir
jouer la Poudre d'escampette;

On peut y retourner le mardi admirer le
Juf Errant;
Le mercredi, il est loisible de revoir la
Repoudre de rescampette;

Quant au jeudi rien n'empêche d'en con-
sacrer la soirée à la recontemplation de
l'Israélite vagabond;

Le vendredi troisième extase possible de-
vant l'Escampette de poudre.

Le samedi et le dimanche rien ne s'op-
pose à ce que vous alliez digérer en enten-
dant les tirades humanitaires de Dagobert
et les ténébreuses propositions de Rodin.

Et voilà.
Que si quelqu'un vient vous dire, ô Lyon-
nais que la légendaire croûte de pain logée
derrière un antique bahut se distrait plus
que vous, dites-lui hardiment: « Ce n'est
pas vrai; on s'amuse tellement à Lyon que
la plupart des Lyonnais sont hypertrophiés
de la rate par excès de bon sang »

Après cela, ô Lyonnais, mes bien aimés
compatriotes, cherchez le long des voies la
traces des pas de Bouffier, de Chéron, du
maire Gailleton et de leur congénères et
baisez pieusement ces vestiges d'adminis-
trateurs incomparables.

Vous me direz peut être que cela man-
que de perspective; que votre horizon
artistique — pour parler le langage imagé de
Chéron, — se rembrunit fortement. Vous
réclamez contre la menace de ne point avoir
d'opéra cette année, actuellement suspendue
sur nos têtes.

Vous aurez tout grand tort, car tout cela
n'est qu'appréhensions fausses et menaces
sans ombre de sanction.

Vous aurez de l'opéra... comme à Romans
avec la stolt remplacée par le lampiste et le
ballet dansé par une ouvrière.

Vous aurez de l'opéra comique avec des
chanteurs bien connus dans les concerts de
la banlieue.

Vous aurez de l'opérette, moins bien
montée que chez les frères Grégoire, mais
enfin vous en aurez.

Car d'ici à quelques jours il se trouvera
bien un impresario naïf qui ayant glané
cinquante et quelques billets de mille dans
une ville de province où les directeurs ga-
gnent de l'argent, — il y en a encore —
viendra les jouer à cette table de bon-
neton qu'on appelle la direction du Grand-
Théâtre.

De telle sorte que la municipalité tient à
peu de chose près le langage suivant aux
aspirants directeurs.

« Voilà, je vous mets en main tout ce qu'il
faut pour faire faillite, » que cela ne traîne
pas.

Et pourtant Lyon n'est pas, n'est jamais
mal disposé envers ses artistes.

Servés depuis longtemps de plats de gou-
rnets artistiques, nous mettons la meilleure
volonté du monde à accueillir même des in-
férieures patentes, si quelque chose, un tout
petit quelque chose enfin, nous fait entrevoir l'ombre
d'une de ces distractions totalement éclip-
sées par nous.

Je n'en voux pour preuve que le succès
de rire que vient d'avoir la Poudre d'es-
campette.

L'exécution est loin d'être de premier
ordre, il y a d'épouvantables lacunes, cela
manque de cohésion, en un mot les artistes
se sentent nullement les coudes

virtuosité d'un artiste, c'est de la vraie musique, de la bonne, qui touche et se fait sentir.

Ernani de Verdi a fourni à M. A. Luigni le thème d'une de ses meilleures fantaisies; la transcription de l'œuvre du Maître est faite sans servilité et certains passages de ceux là même qui serrent de plus près la partition sont étonnamment originaux.

J'aime moins la fantaisie sur « Roméo et Juliette » toujours par notre maestro. « Roméo et Juliette » d'une gravité moins soutenue qu'Ernani prête du reste moins à la broderie, à l'asdravalage. Il est plus facile d'ornez une ligne architecturale d'une rigoureuse simplicité qu'un fronton déjà fouillé et calamité par le ciseau.

Les Concerts-Bellecour vont bientôt prendre fin. A ce sujet j'ai une inquiétude: Que deviendront les musiciens de choix qui composent cet orchestre? Il ne faut pas se dissimuler que pour cette saison il n'y aura pas d'opéra.

Tout au plus, l'opéra sera donné dans de telles conditions qu'il sera imposé au directeur d'entretenir un orchestre comme celui des précédentes années.

Pourquoi les artistes de Bellecour n'essaieraient-ils pas d'obtenir en attendant une troupe d'opéra, la salle du Grand-Théâtre afin d'y organiser des concerts.

La municipalité qui les prive de leur gagne-pain doit tout au moins aux musiciens de notre orchestre les meilleures conditions pour une concession parolle.

JULIEN LOYS.

LE CIRQUE RANCY

Certes je suis loin de me draper dans la fameuse exclamation que Juvénal décocha jadis aux Romains à la débauche! Le Panem et circenses serait loin de me rendre heureux, mais cependant, je l'avoue, je suis amoureux des exercices de corps et particulièrement des exercices équestres. Ces amours de loin; tout peut je l'avais lorsque dans les foires j'allais ouïr l'étonnante musique des saltimbanques. Il n'a fait que s'accroître depuis. J'ai vu Fernand, les Cirques d'Ivry et d'Ét, le Sanger, l'Américain, le Milanais, tous ces grands établissements nomades que promènent de ville en ville leurs caravanes bariolées. Toujours je suis sorti plein d'admiration de ces arènes.

Les sauts gigantesques de trapèzes en trapèzes, les légères voltiges des écuyères, les combats, les luttés, les promenades historiques, les calvacades me passionnent. J'aime à voir étinceler sous les grandes girandoles les robes pailletées des artistes, qui certes ont bien leur mérite! Le talent des athlètes et des chevaliers, attire mon admiration, tout autant que celui des grands comédiens. Mlle Emile Loyset était une grande artiste, et sa tombe a été couverte de lauriers.

C'est à cause de toutes ces choses que je me réjouis de l'ouverture du cirque Rancy fixé au deux septembre prochain! Depuis la démolition de l'ancien Alcazar, il nous manquait une salle de conférences et de concerts; nous allons l'avoir, et nous aurons en outre un cirque qui pourra marcher à côté des grands cirques de Paris.

J'ai visité ce magnifique établissement dont M. Rancy a lui-même dressé le plans, et je suis sorti, littéralement émerveillé.

Les écuries peuvent contenir soixante-quinze chevaux; au milieu des écuries se trouve un charmant jardin, et derrière se trouve le promenoir où les spectateurs pourront trouver un buffet splendide et aménagé.

Au premier se trouve la galerie des artistes, vingt-quatre loges, très-coquettes et sûs construites.

Quant à l'arène, il est presque fastidieux d'en faire la description il présente l'image d'un gigantesque parasol japonais. Les décorations les plus fantaisistes du monde, offrent l'aspect le plus agréable à l'œil, elles sont dues à M. Valbrun, décorateur du théâtre de Lille. Les galeries sont ornées de panneaux représentant les différentes scènes des jeux olympiques.

A. DELIONS.

LA PARADE

Huit heures du soir, à Ferrache. La -guc commence sa journée. Le théâtre des frères Grégoire a mis une affiche gigantesque:

CE SOIR

LES PIRATES DE LA SAVANE

Joué par toute la troupe
Suivi d'un petit boniment dans lequel Madame veuve Cadet Grégoire, déclare qu'elle réduit ses prix en faveur des militaires, des employés du chemin de fer, des postes et télégraphes, des tramways, des octrois, etc., etc., rejets de leurs insignes.

Une musique endiablée, — l'orchestre, pour parler comme le régisseur qui fait l'annonce, — fait assaut de notes stridentes avec les cuivres de trois ou quatre baraques et les organes de barrières des chevaux de bois, tandis qu'au fond de l'estrade, près d'un panneau au décor de la dénomination: Entrée des artistes. Riberoiu forme fraternellement une cigarette avec André.

Un type, ce Riberoiu — le plus beau troisième rôle du répertoire à ce que disent les vieux cabots. — Il s'est fait une tête horrible et c'est d'un air froidement cruel qu'il contemple les petits chevaux qui se livrent à un siple-chease éfréné dont une coupe... en verre est le prix.

Les frères Barrois se sont établis au beau milieu de la vogue; derrière leur tente de toile, l'établissement des panoramas, noir et fermé fait un fond de Bastille atristat.

Un beau gaillard, poiltraité à plaisir engage le public à suivre le monde. Il manque de facilité d'élocution et me paraît manier plus facilement un poids de cent kilos qu'une phrase entortillée.

Un clown, soi-disant anglais, interromp brusquement une période sifflée entre ses dents pour passer son genou sur son cou, ou délaissant l'imitation britannique, il fait tout d'un coup avec la grosse caisse un brin de monologue dans le pur idiome de Ménilmontant.

C'est alentour un fouillis de baraques, pas d'entre sort, de grands établissements. Un entre autres est remarquable. Une pe-

fitte femme toute ronde, toute potelée, donne la réplique à Polichinelle.

Minuit. — La vogue a fini sa journée, on emballé pour une nuit le matériel et les accessoires.

La petite femme ronde de tout à l'heure emporte sous son bras Polichinelle, sa femme et le diable. Ces poupées mortes sont lamentablement tristes. Polichinelle dort contre dos avec Satan, embrasse tendrement sa femme qu'il serre dans ses manches vides de bras.

Le théâtre Grégoire a un faux air de blockhaus. Une lumière tremblotante éclairant les coulisses, transparent à travers la toile qu'une ombre raye quand passe un acteur ou une actrice qui s'en va.

On recouvre les chars tournants de leur chemise de nuit et les fabricants de guimauve éteignent en y versant de l'eau sur le charbon enflammé de leurs réchauds.

Derrière le théâtre Delorbiu, les trois filettes et le papa Delorbiu mettent la table en plein air. Il fait un peu frais et sur ses épaules, la magicienne, l'aînée, qui semble une Sarah Bernhardt brone, a jeté un bout d'écharpe.

Il faut qu'une femme soit diablement joye pour le paraître avec un costume de théâtre en dehors du feu de la rampe. Les trois petites sont charmantes.

Ce coin de la «balle» est le plus gai, le vieux entre ses enfants est des plus réussis, et leur table est plus animée que n'importe quelle autre.

Du reste on soupe partout. Dans la caserole qui cuisait le nougat, roussit l'ignon d'une soupe baclée à la Lâte. Le pitre décaisse dans un troc de pain le rouge de ses lèvres et sous l'effort de la mastication ses joues enfarinées ont un rictus singulièrement diôle.

Personne n'est «dégrimé». On fera cela tout à l'heure, pour l'instant on mange, car rien n'aiguise l'appétit comme une soirée en plein air.

Il y a sur toute la place une odeur acre de lampions éteints, de victuailles diverses, de flammes de Bengale brûlées. Cela prend à la gorge et fait tousser les passants rares. Quant à la «balle» elle y est faite.

Seul dans un coin, un joueur de bonneteau tient encore la partie à tout venant, puis la bougie s'éteint et sur la grande place, qui a l'air d'un campement la «vogue» s'endort.

JULIEN LOYS.

QUATRIÈME ÉDITION

ECHOS DE LA PROVINCE

Aix-les-Bains

M. Daubray, l'innimitable, le désopilant Daubray, transporté avec son répertoire, son Divorçons et ses malles, les applaudissements fous qu'il obtient de ville en ville. Dans Divorçons, cet artiste, à la figure épanouie a été brillamment applaudi.

Mme Julia Petit brille d'un éclat particulier parmi les étoiles qui se sont données rendez-vous sous le ciel azuré d'Aix-les-Bains. Quotidiennement elle fait la plus ample moisson d'applaudissements qu'on puisse rêver. Le Barbier de Séville et la Traviata sont pour cette éminente artiste la source de succès qui croissent de jour en jour. M. de Koghel, Mlle Isaac, Mlle Simon, et M. Engel obtiennent beaucoup de succès.

La ville d'Aix, section des amateurs de théâtre est en révolotion. Nous attendons plusieurs Messies avant la fin du mois, et de ceux dont l'arrivée cause un certain bruit dans une cité. Ce sont Constant Coquelin, son frère, Coquelin Cadet, dit Pirouette qui promet d'apporter avec lui sa collection d'ébaudissements monologues, le fameux Tronnet, les deux charmantes actrices Baretta et Renchemberg de la maison Monier et Cie.

La musique municipale de Turin toute chargée des lauriers qu'elle a obtenus à obtenu à Genève nous a fait cette semaine l'honneur de sa visite. C'est avec beaucoup de plaisir que les amateurs de bonne musique ont entendu cette excellente société.

Francis Planté nous a lui aussi payé sa part de tribut. Nous avons eu la chance de le posséder, mais hélas son apparition a été de courte durée et ce maître s'est envolé au grand désappointement des baigneurs.

Toujours beaucoup mo monde au Tir aux Pigeons. Nos belles-petites se font un devoir d'y assister. Certes la plupart d'un des tendresses pourraient rivaliser avec nos meilleurs disciples de Saint-Hubert. De fort jolies toilettes sont quotidiennement arborées dans l'enceinte du tir. L'établissement de M. Denettier est devenu en fort peu de temps le rendez-vous du high-life.

Nous possédons toujours quelques représentantes distinguées du demi-monde lyonnais et des belles-petites marseillaises et parisiennes: Annette Bassin, Ma Mère M'attend, Hélène Courtois récemment parue de Paris, qui, après un court séjour à Lyon parle de fier à toutes voiles vers le Royaume-Uni de Grande-Bretagne, et Fanny Jackson, l'une des reines de la bicherie Lyonnaise. Elle se distingue quotidiennement par l'inauguration de nouvelles toilettes, toutes plus jolies les unes que les autres. De plus fort en plus fort comme chez le seigneur Nicollot.

La planturossissime Médora est toujours parmi nous ainsi que la charmante Marthe de Lisy. Viennent ensuite Dona Garcia Pochetta, la comtesse Eveline. La Panthère vient de nous quitter pour regagner le littoral Phocéén.

Mie d'Arbelle, l'une des tendresses les mieux connues sur le boulevard des Italiens est attendu avec le cortège de la Comédie française.

Nous avons toujours beaucoup de monde à la Villa des Fleurs et au Casino et beaucoup de promeneurs sur le lac. Vraiment, la ville d'Aix commence à devenir un Eden, qu'en dites-vous, messames?

PIERRE DU BOURGET.

Voici les principaux résultats du concours d'Aix.

Le tir aux pigeons est une great-attraction dont nous nous empressons de donner les progrès:

Prix des chasseurs. — 1^{er} prix M. Berger; 2^e M. Drenoy.

Prix de consolation. — M. Léon Barraud.

Grand prix du Casino des Fleurs. — 1^{er} prix, M. Montgorgé, 2^e Baron de Saint-Trivier.

Viennent ensuite MM. Pasta, Gazagne, comte Philippi, baron St-Clair, etc.

La coupe d'encouragement offerte par Mme de Saint-Trivier a été obtenue par M. Louis de Lavau.

La plupart de nos baigneuses assistaient à cette solennité de sport,

P DU B.

Un trio de cascadeuses. Lucie la garante, la Mariette bon marché et Marie la goupie récemment arrivée de Lyon, que venez vous faire à Aix, belles fleurs? res à Chambéry, allez vous ferez mieux? car ici nous avons bien mieux que vous.

1 HOMME D'ÉQUIPE.

BIBLIOGRAPHIE

La Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, si connue par sa publication de la France illustrée, de Malte-Brun, vient de commencer les Mémoires de M. Claude, l'ancien chef de la sûreté sous le second empire. Cette importante publication, qui commence au sinistre coup d'État pour se terminer après la Commune, comprend donc l'histoire secrète tant politique que judiciaire de ces vingt années, qui commencent par un crime pour se terminer dans la boue de Sedan et dans le sang des fédérés du 1871.

Pendant 20 ans, Monsieur Claude, le policier sans rival, a tout vu, tout su, tout retenu; c'est le résultat de ces vingt années d'observations que la Librairie française publie aujourd'hui.

Les éditeurs ont eu le soin de faire autographier les pièces les plus importantes; impossible de nier l'authenticité de ses mémoires.

La publication des Mémoires de M. Claude comprendra environ 40 séries; chaque série coûte 75 centimes à domicile; il paraît deux séries par mois. (Rien à payer d'avance).

Chaque souscripteur recevra gratuitement, comme prime, deux magnifiques tableaux oléographiques, montés sur toile, cadres dorés, mesurant 65 cent. sur 48 cent. d'une valeur de 15 francs chacun. Le premier est remis à la vingtième série et le second à la quarantième série.

S'adresser à la Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon.

Le Livret-Chaix continental du mois courant est en vente dans les gares et les librairies, et chez MM. A. CHAIX et C^{ie}, rue Berger, 29, Paris.

1^{er} vol. Services français; avec cartes générales coloriées, des chemins de fer de la France et de l'Algérie. Prix: 1 fr. 50.

2^e vol. Services étrangers, trains français desservant les frontières, et services franco-internationaux, avec carte générale des chemins de fer du Continent. Prix: 2 francs. (Pour se rendre à l'étranger des divers points de la France, le voyageur n'a pas besoin de recourir au volume contenant les services français.)

Chaque volume renferme, en outre, un guide-sommaire indiquant les principales localités à voir dans les villes importantes, les stations balnéaires, etc.

Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos lecteurs sur le système de crédit offert par la Librairie Abel Flou (A. Le Vasseur, successeur). Cette administration, dont nous publions souvent des annonces, compte aujourd'hui plus de quatre cent mille souscripteurs, et son importance prend de jour en jour des développements plus considérables.

Ce succès n'a pas lieu de nous étonner; le crédit accordé présente, en effet, des avantages qui permettent à toute personne de posséder les plus grands ouvrages scientifiques, littéraires, historiques, géographiques, etc., sans débours apparent (un quart par mois par chaque volume de francs d'achat). Nous avons en main le Catalogue général de cette maison, le plus complet de ceux qui existent en librairie; nos lecteurs peuvent se le procurer en en faisant directement la demande, rue de Fleurus, 33, à Paris.

Partitions à Crédit. — Vente (et non location) de toutes les partitions, piano seul et piano et chant, publiées à Paris, livraison immédiate, payable 5 francs par mois jusqu'à 100 fr. d'achat; au-dessus de cette somme, le paiement est divisé en vingt mois. — Librairie A. PILON. (A. Le Vasseur, successeur), 33, rue de Fleurus, Paris.

Enigme

Je suis connu partout, mais à tous agréable, Si l'on veut en croire la fable, L'on me chérissez chez les dieux, Je m'approche des grands qu'autant que je suis vieux. Celui qui, le premier, me sut mettre en usage Fut loin de profiter en usant Du doux plaisir que je produis. Je tue, hélas! souvent mes plus grands favoris. Ne te livre pas, ami lecteur, Si tu ne veux, ami lecteur, Exposer à verser des larmes. Père de la gaieté j'enfante la douleur.

MOT SYLLABIQUE

Par les Vidrecomistes du Chaplier

Des hébes mon premier est le cauchemar, Mon second est un outil de menuisier, Mon troisième pressé n'about pas de retard De mon premier, hébis, sachez-vous méfier.

Problème

Bianche Gay, mon ancienne voisine, et son amie Cloche, possèdent 65 kilotes, il existe une différence de 7 k. en faveur de la Bianche. Quel est le poids de chacun de ces paquets d'os? C'est léger! léger! les savants lecteurs de la Bavarde élèveront ça sans effort.

SANCHO VII.

Solutions du dernier numéro

Solution de la Charade. — SOURIS. Solution-Charge. — 0 fr. 28 centimes.

Ont trouvé les Solutions: Un art des choix un 9^e sur le point de quitter Lyon pour aller camper dans les plaines de Brie-Comte-Robert. — Le café de la chèvre a été fêté. — Bourdon peut bourdonner près de la rosière. — Un sans collette à Carpentras. — Une A. T. de Lyon. — Samoth-Résiak. — Les quatre femmes de G. Dartagnan habillées en homme. — Deux souffles-graisse à Pont-de-Beauvoisin. — 1^{er} et 2^e de la rue Richbourg à Pommaré. — Un toc-toc à Nancy. — Coki d'Herbois-Papette à Nancy. — Un A van K 100 Kés à Nancy. — Mazane, Braire et Desnquets. — Un qui est

fou depuis samedi des beaux yeux de Rosalie à Mâcon.

Le père Papat. — Georges Stierney. — L'ex-Adonis qui attend l'ouverture à St-Point. — Yves Rogne. — Eureka à Ecully. — De l'Alambriqué. — Lamoureux d'Adèle à Bourgoin. — Hankyhem-Pala-Khai de Batha-Lyon à Saint-René. — Jeanne Chapius. — Roger Bonin. — Marie Marjot et le Quin Cassis. — 2^e sous-officiers du 5^e régiment. — Fursus de femme, chevrons très noirs frisés. — Pourquoi Gustave Dartagnan ne va-t-il plus à musique du soir? — Mme Bonadoux. — Les musiquitaires et les mignons ne vont plus à la musique du soir, il y a trop de comités et de caïcots. — L. de Gatte. — Le Tambour. — Gustave Dartagnan de la société des Mignons. — Clotilde Pellion. — Un cocheteur à Vekel. — Les beaux Espagnols et leurs guitares au cercle sans souci. — Le cercle sans souci. — La belle de la rue des Chartreux à Marseille. — Fait nez long. — Les amoureux de Fanny à Jallieu. — Les vidrecomistes de Clapier.

Un qui économise pas le papier ni l'encre. — Les musiquitaires et les mignons amis de la Bavarde. — Amélie l'Italienne et Jenny Merluchon ne sont pas allées à Carboneville, elles allaient au cercle sans souci. — Le cercle sans souci va prendre un abonnement à la Bavarde. — La résière bourdonne. — La buveuse de kirsch a bien pleuré, route du Perron. — Gagot et son ami deux roturiers qui enlèvent avec de la poix les lettres déposées dans les boîtes aux lettres. — Agence Ratapoi. — Dartagnan de la musique, sergent-réserviste au 14^e à Avignon.

PETITE CORRESPONDANCE

Argus et Briarée. Fort bien, êtes très aimable. — Ki café à Orange. Impossible insérer cela, personne honnête. — Un gars-rio à Orange. Merci continuez. — Un comédien du théâtre à Orange. Merci continuez. — Une dame benjoisaise à Beaujeu. Merci, était arrivé trop tard. — Un rat porteur benjoisaise. Merci continuez. — La Sablière à Beauns-Eaivoz.

Samoth-Résiak. Publiez. — Lin saisissable à Grenoble. Il en manquera, allons chercher. Comptons toujours sur vous. — Theo à Grenoble. Merci, envoyez s. v. p. un jour plus tôt. — Un gars de Collevie à Voiron. Merci, envoyez-vous chaque semaine. — Enriah à Bagnols. Merci, envoyez chaque semaine, pour coocoura aucune condition. — François Rivier. Merci continuez. — Une machine à coudre à Orange. Merci, pour prochain numéro. — Gou les de cœur à Orange. Merci, pour prochain numéro. — Le masque de fer à St-Vallier. Merci, pour prochain numéro. — A. B. au Puy. Merci, pas de personnalité masculine s. v. p. — Le S. au Puy. Merci, continuez. — Perce qui est au Puy. Merci, continuez. — Diogène à Chambéry. Merci, mais modifiez expressions. — Un guise de limonade à Nancy. Merci, continuez. — Stof à Cette. Très bien, merci, comptons sur vous. — Anamis à Troyes. Fort bien continuez-vous collaboration chaque semaine. — L'amoureux à Caderousse. Trop tard, pour prochain numéro. — Le crochet à Grenoble. Trop tard, pour prochain numéro. — Louis Fayard. Merci, continuez. — Un fulteur à Chambéry. Merci, continuez. — Ste-Marguerite à Chambéry. Merci, comptons sur vous. — Un vitrier du 14⁰ à Bourgoin. Merci, continuez. — Un qui ne craint pas les juis à Nancy. Merci, continuez. — Rôle Partout à Nancy. Merci, continuez. — 1^{er} Kite-dors à Nancy. Merci, comptons sur vous. — C. Pas fini à Bar-le-Duc. Merci, continuez.

Rassez Vous! à St-Etienne. Merci, continuez. — Un abonné de St-Etienne. Merci, continuez. — Curieux à Nancy. Merci, continuez. — Tien-Tien à Nancy. Merci, comptons toujours sur vous. — Spendus à Perpignan. Merci, êtes bien aimable, comptons sur vous. — Nielle à Perpignan. Merci, envoyez encore. — Pauvre chat à St-Just. Merci, continuez. — Celui qui dort à Carpentras. Merci, continuez. — Pigeon à St-Vallier. Pour prochain numéro. — L'été moque au Puy. Merci, pour prochain numéro. — Catalpa à Bourg-St-Andéol. Merci, fort bien, comptez sur nous. — The Erbi Bio à Montpellier. Merci, continuez. — Genarou à Perpignan. Pour prochain numéro. — Les autres réservés pour concours.

Oreste et Pyllade à Besançon. Acceptons avec empressement, continuez nous envoyer, aiderez notre cher collaborateur l'Argus, avions reçu trop tard. — Aiguille de la Tour à Pont St-Espirit. Merci, continuez encore. — A Bientôt et Cie à Avignon. Merci, comptons sur vous. — Le gasteur à Nancy. Merci, arrivée trop tard pour présent numéro. — Louis à Lingres. Merci, prenez pseudonyme convenable. — Jean. Merci, continuez. — Un enfant de chœur à Givry. Merci, continuez. — Un plateau de l'avenue à Beaune. Merci, continuez. — Georges Stierney. Avons brulé par erreur, envoyez.

1^{er} à bité du tour de l'île à Bourg. Fort bien merci, comptons sur vous chaque semaine. Unqui-Atouvu à St-Etienne. Merci, comptons toujours sur vous, histoire véridique très jolies Bavarde et chaste.

Un lestrigon dacquois à Privas. Merci, comptons sur collabora ion assidue. — Vicomte des sept étoiles à Privas. Très jolii, merci, continuez.

Venus à Caderousse. Envoyez autre chose, merci. — Véricide à Tain. Merci, continuez chaque semaine. — Memini au Puy. Trop long, réservations vers pour concours. — X. à Pont-de-Beauvoisin. Merci continuez chaque semaine, envoyons.

Un moineau à Belley. Merci, pour prochain numéro. — 2 bas si noirs à Firminy. Merci, envoyez chaque semaine. — Oscar à Nancy. Merci, continuez.

X Y Z. Souhaitons votre prompt rétablissement, merci. — Galurin à Mâcon. Trop tard. Pour prochain numéro. — Un qui guette à Carpentras. Merci continuez.

Makige à Avignon. Merci, pour prochain numéro. — L'Africain à Montbrison. Envoyez nous échos sur votre ville. — Un caméléon à Caderousse. Pour prochain numéro. — O le gros platase à Bourgt-St-Andéol. Merci, pour prochain numéro.

Louis à Nîmes. Merci continuez. — Un pro-pagateur à Nîmes. Merci, envoyez chaque semaine. — Marie-Louise à Montpellier. Merci, envoyez chaque semaine.

Un compère à Nancy. Pourrais pas insérer cela. — Un chocolater. Avez oublié indiquer que vous sont absolument opposés. — Un main connu à Veyrins. Pas de personnalité masculine s. v. p. parlez des femmes.

L'Hirondelle à St-Just. Merci, continuez. — Capricorne à St-Marcel. Merci continuez. — Les trois coqs de Privas. Merci, envoyez chaque semaine. — Un échaffis à Carpentras. Cela nous semble dangereux. — Un uadroillier à Mâcon. Réservations pour concours. — Pot à St-Vallier. M. rat continuez. — Un déseuvé à Beauns. Merci continuez. — Raech à Romans. Merci continuez sur vous. — Baclous à Eyrieux. Pour prochain numéro. — Un mérité blacé à St-Vallier. Merci, comptons sur vous. — Deux Georges à Veyrins. Merci continuez. — Dext Georges à Veyrins. Cher collaborateur croyons devrons clore débat contre G. Minapic et St-Etienne. Merci continuez. — Gsvroche à St-Etienne. Merci continuez. — L'Ha-bru-by à St-Etienne. Merci, comptons sur vous. — Don Paez à St-Etienne. Merci continuez. — Un Kroumir à Belley. Merci pour prochain numéro. — Un sbruti du Moulin à Vent. Merci continuez. — Tête de Porc à St-Etien. E. merci envoyez encore. — Un Phénix à Bourgoin. Egrés, envoyez. — Le petit Panocé à St-Vallier. Merci pour prochain numéro. — Coque-Marie-Pacha. Merci

comptons sur vous. Cherchez bien à Grenoble. Merci envoyez encore. — Cadran de la Tour à Pont-St-Espirit. Pour prochain numéro. — Bibi-Tapia à Carpentras. Pas de personnalité masculine s. v. p. — L'homme noir à Orange. Merci, pour prochain numéro, publiez.

Belle histoire à Grenoble. Merci, continuez. — Jack Jovato à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Marcelle à Nancy. Envoyez en prose. — Un vengeur olympien. Envoyez en prose, évitez personnalité masculine.

Comte d'Hautoville. Merci très jolii, continuez. — Marquis de Mord-Pain-Sec. Merci bien de votre avertissement très juste. Envoyez les renseignements que vous offrez très complets. — Georges Herney. Avez-vous autres renseignements analogues pour autre sujet? — Eliacin. Enha, vous revolvez et apprendre que nous pouvons compter sur votre collaboration, merci, envoyez. — Friquet de Ricolin à Clermont. Bravo, comptons sur vous. — Mar-montel à Nancy. Merci, continuez. — Un porruquier à Nancy. Merci, comptons sur vous. — Un clerc de l'autre à Nancy. Merci, envoyez encore. — Un petit bébé à St-Vallier. Merci, continuez. — Un intime à Orange. Merci, continuez. — Un lorgneur à Orange. Merci, envoyez encore. — Un chinois à Chambéry. Merci, continuez.

Chevalier Radéon. Pourquoi pas réponse, ma longue lettre. Qu'est-ce que cela veut dire? Prière tirer liquidité. — Un vieux maréchal. Merci, continuez. — Pinaré. Merci, continuez chaque semaine. — Méphisto. Très bien, merci, comptons sur vous. — Durand. Merci, continuez. — Quelle Elisa?

Gringalot à Bourgoin. Merci, continuez. Publiez pas 2^e partie car parographiques. — Le père Koublard à Auxonne. Merci, continuez. — Tourtemolle à Avignon. Merci, continuez. — Pauvre Momo à Bourgoin. Merci, continuez. — Le coq à chanté à Bourgoin. Merci, continuez. — D'Oacis à Mâcon. C'est drôle, merci. — Vindex à Avignon. Merci, continuez-vous votre aimable et spirituelle collaboration. — De St-Etienne à Genève. Merci, continuez. — Un K pas pour du P. T. N. Merci, continuez. — Louis à Cette. Merci, continuez vos envois. — Tons de Souciens. Merci, réservations pour concours. — Klou-Kien radis à Perpignan. Merci, continuez. — Castoreum. Merci, continuez. — Ouvre l'œil à Besançon. Merci, continuez chaque semaine. — Un qui adore à Dijon. Pour prochain numéro. — Un type à Part à Chambéry. Merci, continuez. — Coupe bise à Romans. Merci, pour prochain numéro. — Le laurier à Bourg-St-Andéol. Merci, continuez. — Je porte colottes à Carpentras. Merci, continuez.

Un voisin de madame à Nolay. Ne faites pas de personnalité masculine et insérez. — Un Rat-a-fis à Besançon. Merci, continuez. — Un rat-mot-neur à Auxonne. Merci, continuez chaque semaine. — Un œil de chat à Auxonne. Merci, continuez. — L'imrouvère lyonnaise. Merci, continuez. — Gédéon à Tain. Merci, continuez. — Un patachour à Voiron. Merci, envoyez chaque semaine chronique complète. — Un bienfaiteur à Bourgoin. Envoyez plus intéressé s. v. p. — Emile Chandrou à Avignon. Est-ce une demi-moindine? — Henri. Avons rien reçu. — Chifflet à Chambéry. Merci, continuez. — Un touriste à Chambéry. Merci, continuez. — Un main trouvable à Chambéry. Merci, envoyez encore. — Un homme d'équipe à Aix. Comptons sur vous pour chaque semaine. — Bel-début à Avignon. Merci, comptons sur vous. — Le prince Ipat à Belleville. Merci, continuez. — Ossé qu'est mon balai à Belleville. Merci, continuez. — Louis Groussat. Très bien, réservations pour concours. — M. de Winter. Est-ce que ce sont des demi-moindines? — Un patachour à Voiron. C'est entendu, s'écrivez chaque semaine. — Ver nez à Chazelles. Insérez lorsque aurez envoyé traduction en français. — Un ennemi des belles-petites. Merci, pour prochain numéro. — Vendetta II. Merci, insérez avec plaisir. — Un merle blanc à Valence. Merci, continuez. — Un habitué de chez Mestivier. Merci, continuez. — X. à Tain. Insérez sur votre demande. — Comte d'Hautoville. Merci, réservations pour concours. — Un habitué du café de la Mairie. Merci, continuez. — Un abonné de Genève. Ayons pas reçu. — Belchou à Chazelles. Très bien, comptons sur vous chaque semaine. — Le marquis à Carpentras. Merci, continuez. — L'oiseau à Caderousse. Merci, continuez. — L'étoile à Caderousse. Envoyez encore. — Un employé de commerce à Caderousse. Merci, continuez. — Un amoureux de bal à Caderousse. Merci, continuez. — Un ermite du mont Ventoux à Orange. Merci, continuez. — Rocambole à Orange. Merci, continuez. — Durfa Tarégnarg. Cancan très jolii, renseignements sur brasserie complète, continuez-vous votre spirituelle collaboration et venez nous voir lorsque passerez. — Vendetta à Lyon. Merci, continuez nous régulièrement vos envois. — Jacques Celliste. Etes vraiment aimable, merci, comptons sur vous, oubliez pas sonnets. Réservations plus pièces, pour concours. — Un qui en sait fort. Merci, continuez nous sans gêner, merci. — Le bavard de Nancy. Les avons trouvés dangereux. — Les indécents à Nancy. Ces signatures nous inquiètent, ce doivent-être des noms, les insérez pas.

Gélas d'Atout. Merci, comptons sur vous. — 2 chercheurs de clair de lune au Puy. Merci, envoyez chaque semaine. — Vendetta à Lyon. Oubliez pas malgré cela vos poésies hebdomadaires, merci. — Un ex-buveur de ballons à Marseille. Merci, continuez vos envois. — Tous les fous riez à Belley. Merci, continuez. — Un S pion à Belley. Merci, continuez. — L. C. L. à Mâcon. Avons reçu, merci. — Un cocu à St-Vallier. Merci, continuez. — Un porteur à St-Vallier. Merci, envoyez encore. — A. Bientôt et Cie à Avignon. Merci, envoyez encore. — Cravache à Valence. Très bien, merci, comptons sur vous. — Brutus à Besançon. Merci, oui, continuez. — Un perce maillet à Cette. Merci, envoyez chaque semaine. — Le renard à Meursault. Merci, comptons sur vous. — Maurice d'Aramont. Merci, continuez encore. — Bely à Crest. Merci, continuez-vous collaboration assidue. — La sentinelle à Besnon. Merci, continuez chaque semaine. — Un vieux marteau. Merci, continuez vos envois. — Perret. Merci, envoyez encore. — E. Clair. Merci, avons reçu pour concours. — Tête à droite à Mâcon. Merci, comptons sur vous. — Ratslapin à Mâcon. Merci, continuez, pour prochain numéro. — Un buveur de marc à Marseille. Merci, comptons sur vous, l'apin réservé pour concours. Envoyez chaque semaine. — Fil au céra à Marseille. Merci, envoyez chaque semaine. — Nicky-Nicky. Merci, envoyez encore. — Emeris. Dites nous le nom pour que insérons pas. — Un rat-molli à Bollène. Merci, envoyez chaque semaine. — Zui à Carpentras. Merci, comptons toujours sur vous. Tous sont brûlés. — Red-Bey à Carpentras. Merci, continuez. — Un trompé à Chambéry. Merci, continuez. — Marquis de Pombrin à Orange. Réservations pour concours. — Un bien coiffé à Carpentras. Envoyez article spirituel, insérez.

Remember à Dijon. Merci, continuez, comptons toujours sur